



UN DRAME A LA CHUTE DE LA
CHAUDIÈRE, EN 1825



PENDANT un peu plus d'un demi siècle, au printemps, d'immenses trains de bois, abattu dans les forêts durant l'hiver, au nord de la rivière Outaouais, descendaient cette rivière et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec, où ils étaient vendus ; mais, depuis quelques années, l'on en voit peut-être un ou deux passer

par ici ; les marchands, au lieu de descendre leur bois par voie d'eau, comme auparavant, se servent des chemins de fer, ce qui, sans doute, leur est plus profitable.

Ces trains de bois, connus sous le nom de *cage*, sont composés d'un grand nombre de radeaux plus petits, ayant à peu près quinze pieds carrés.



Rivière Outaouais.—Chute de la grande Chaudière en 1806—Dessin de Geo. Henriot.

Le cours de l'Outaouais et de ses tributaires est accidenté ; aussi, lorsqu'une *cage* arrive à une chute ou rapide, ou encore dans un endroit où les rives se resserrent, on ne la peut faire passer que radeau par radeau ; et, dans le cas d'une chute à sauter, il faut presque toujours, au bas de la chute réparer ou refaire le radeau disloqué partiellement ou totalement par ce saut.

En 1828, et jusqu'à ce que l'on eut construit des digues, creusé des canaux, etc., à l'aide d'une taxe imposée sur le bois qui descendait la rivière, la chute de la Chaudière fut un point dangereux à passer.

* *

Le nom de *Chaudière* s'impose à cette chute, et les sauvages qui la nommèrent ainsi ne pouvaient lui donner un nom plus approprié. Champlain, qui remonta la rivière Outaouais en 1613, nous parle de cette chute, et ce qu'il en dit est si intéressant que je me permets de le citer :

« Nous passâmes, raconte-t-il, un saut, à une lieue des chutes Rideau, qui est large de demi-lieue et descend de 6 à 7 brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est creusé par succession de temps un large et profond bassin ; si bien que l'eau courant là dedans circulairement, a fait que les sauvages l'appellent *Asticou*, qui veut dire *Chaudière*. Cette chute d'eau mène un tel bruit que l'on l'entend de plus de deux lieues. »

Les sauvages, en descendant la rivière, arrê-

taient ici et faisaient une cérémonie très curieuse, que l'illustre fondateur de Québec décrit dans les termes suivants :

« Après avoir pointé leur canot au bas du saut, ils s'assemblent en un lieu où un d'entre eux, avec un plat de bois, va faire la quête, et chacun d'en mettre dans ce plat un morceau de petun (tabac). La quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe et tous dansent à l'entour en chantant à leur mode, puis un des capitaines fait une harangue, remontrant que de longtemps ils sont accoutumés de faire telle offrande, et que par ce moyen ils sont garantis de leurs ennemis ; qu'autrement il leur arriverait malheur, ainsi que leur persuade le diable... Cela fait, le harangueur prend le plat et va jeter le petun au milieu de la Chaudière, et font un grand cri tous ensemble. Ces pauvres gens sont si superstitieux qu'ils ne croiraient pas faire un bon voyage s'ils n'avaient fait cette cérémonie en ce lieu, d'autant que leurs ennemis les attendent à ce passage, n'osant pas aller plus avant à cause des mauvais chemins et les surprennent là : ce qu'ils ont quelques fois fait. »

* *

Les radeaux se réunissaient à la *Baie des Cages*, en haut de la chute, après avoir passé les rapides des Chênes, quatre milles plus loin. Puis, un à un, les radeaux partaient, lentement d'abord, et

la tête ; la victoire resta à Baptiste. Depuis ce temps Rand nourrissait une idée de vengeance, mais Baptiste l'observait et se tenait sur ses garde.

Le radeau descendait rapidement ; nos deux hommes, de leurs rames, le maintenaient au milieu de la rivière. Lorsqu'il fallut pousser le canot à l'eau, Rand y mit tel empressement que si son compagnon n'eût eu l'œil à ses gestes, il serait certainement resté en arrière sur le radeau. Ils avaient un peu trop tardé pour s'embarquer, et ils durent ramer fort. Ils firent, d'abord, un peu de progrès, grâce à leurs forces supérieures, unies dans l'instant du danger ; leurs rames, aux coups vivement répétés, en frappant l'eau, faisaient jaillir des milliers de perles argentées. Sous leurs efforts multiples, les rames ployaient presque à rompre, et bientôt une sueur abondante inonda leurs rudes visages. Les dents serrées, les jambes arc-boutées au fond du canot, et tous les muscles tendus, ils ramèrent ainsi quelque temps. Sentant enfin, qu'ils ne pourraient aborder sur l'île de cette façon, Rand proposa à Baptiste de se jeter à la nage.

Celui-ci y consentit. Au signal donné tous deux s'élançèrent à l'eau.

Baptiste eût l'idée de piquer sous l'eau en biais dans la direction de l'île où le courant serait moins fort qu'au milieu, et où il lutterait avec plus de chance de succès. Il parvint enfin, après s'être bien débattu à atterrir. Il était temps, il n'en pouvait plus.

Rand luttait avec désavantage n'ayant pas eu d'abord la même idée que Baptiste, et de plus étant lesté d'une grosse paire de bottes, il était gêné dans ses mouvements.

A la fin, épuisé, le courant l'emporta, blasphémant et jurant dans son désespoir. Il ne lui restait plus qu'une chance de salut, le rocher surplombant l'abîme, s'il pouvait s'y accrocher, peut-être aurait-il assez de force pour y grimper. Oh ! oui, il en aurait ; dût-il se déchirer les doigts jusqu'aux os, il y monterait.

Emporté par le courant il pouvait toujours se diriger vers le rocher. Il y arrive. Attention !... Rand, dans un suprême effort s'y cramponne. Il tient bon, puis lentement et avec peine il sort de l'eau et tombe épuisé, mais sauf, sur le bord du rocher, au-dessus de la *chaudière* qui bouillonne, furieuse, il semble, de voir sa proie lui échapper.

Quelques jours auparavant, l'on avait tiré d'une semblable position trois hommes qui avaient dû s'y risquer. Le sauvetage s'y était fait au moyen d'un billot attaché à un câble, que l'on avait laissé dériver jusqu'à eux. Ils embarquèrent sur le billot et on tira contre le courant jusqu'à l'île. Le même expédient fut employé pour Rand, mais le billot ne s'arrêtait jamais au rocher. L'on ne savait que faire. C'est alors que Baptiste proposa de descendre sur le billot et de le diriger avec un aviron. Il s'attacha au billot et partit. Son plan fut couronné de succès et, quand il revint, chacun le félicita chaudement.

A quelques jours de là, nos deux connaissances s'amusaient, en compagnie de plusieurs amis de l'équipage, dans l'auberge de la mère Firth, au bout des ponts de la Chaudière, sur la rive du Haut-Canada. D'un mot à un autre, échauffé par la boisson, l'on en vint aux coups. Le trouble commença sur une différence d'opinion entre Rand et un Écossais. Baptiste, imprudemment—car il était le seul Canadien là—s'était mis de la partie et prenait pour l'Écossais. Rand n'osant s'attaquer à l'Écossais, avec un : « *That damned Canadian again,* » courut à Baptiste. Celui-ci, comprenant alors qu'il ferait trop chaud pour lui chez la mère Firth, prit la fuite du côté de Hull, suivi de près par son ennemi, qui l'atteignit sur le pont, vis-à-vis la chute de la Chaudière, et qui lui asséna un violent coup de bâton sur la tête.

Eto rdi, Baptiste chancela ; et avant qu'il tombât à la renverse Rand le saisit et, d'un élan vigoureux, le lança pardessus le pont dans l'eau bouillonnante de la chute, en bas, puis il s'enfuit vers Richmond.

L'on fit une enquête, mais l'affaire en resta là. By-Town en voyait bien d'autres, et c'était trop s'émouvoir et s'occuper deux jours de suite de cette affaire.

Un mois plus tard, l'on vit passer et repasser

plus vite aussitôt que le courant devenait plus fort. Chaque radeau avait à bord un canot, que l'on poussait à l'eau quand on abandonnait le radeau, à mi chemin entre une île et la chute. Le radeau faisait une culbute et un plongeon magnifique, et se séparait avec bruit en bas de la Chaudière, dans l'écume, chaque billot flottant séparément. Parfois, les *voyageurs* s'aventuraient trop loin avant de prendre le canot, alors le courant trop fort les entraînait vers le gouffre ; le péril était grand. Ils n'avaient plus qu'une chance de salut : tenter l'abordage d'un rocher surplombant l'abîme. S'ils réussissaient, il fallait les tirer de là ; chose praticable, mais difficile.

* *

Le 24 mai 1828, un samedi, dans l'après-midi, deux *voyageurs*, John Rand et Baptiste Saint-Pierre, partirent de la Baie des Cages, sur un radeau qu'ils devaient abandonner au point nommé. Rand était un grand gaillard, d'environ six pieds, bien proportionné, et d'une force peu commune. Il avait les *vertus* inhérentes à sa carrière : il pouvait formuler un juron à faire frayer, et boire avec les plus forts gosiers, et avec cela fanfaron.

Il aimait peu les Canadiens et ne manquait jamais l'occasion de leur causer tous les désagréments en son pouvoir, mais lorsqu'il voulut s'amuser aux dépens de Baptiste, au chantier, l'hiver précédent, il éprouva un échec. Baptiste, quoique de stature moindre que Rand, était vigoureux et très agile, si bien que son adversaire recevant des coups et ne pouvant les rendre à son goût, s'irrita et perdit